

Colette Klein. *C'est la terre qui marche sous mes pas*. Éditions La Feuille de thé, 2019. 120 pp.

Titre intrigant qui inverse la logique de la marche et des pas, pour rendre la terre active dans les traversées du poète. Ce livre est divisé en quatre parties, les unes plus logues que les autres. Voici les titres qui en structurent le contenu de ces poèmes courts, sans titres, dramatisant toute la sensibilité, et toute la pensée de Colette Klein :

Ce que dit la pierre

Ni vivre ni mourir

Ce que me dicte l'absence

Ce qui reste de folie

La mise en exergue : « *Qui décide / de la beauté / de son effondrement ?* » (Mireille Fargier-Caruso / In *Silence à vif* / 2004 – Éd. Paupières de terre) nous présente une question fondamentale orchestrant presque toutes les thématiques de la beauté et de la laideur, de la vie et de la mort, de la présence et de l'absence, de la parole et du silence, et de toute autre dialectique vitale.

Nous aurons envie de citer presque tous ces poèmes, denses dans leur contenu comme dans leur expression : « L'écorce, dis-je, est le nom que je me donne // L'obscène présence des aïeux / griffe les couches millénaires de la vie » (15). Dans « Ce que dit la pierre, » il s'agit surtout de l'enfance et du regard qui parcourent le battement de la vie.

Comme dans tout ce livre, Colette Klein est constamment préoccupée par la mort de « l'aimé, » qui, « derrière le miroir, / est celle qu'on invente pour continuer à vivre, / qui se confond avec l'autel, avec la musique » (20).

La seconde partie, « Ni vivre ni mourir, » décrit ce sentiment de suspendu entre la vie et la mort, entre les ténèbres et la luminosité, le souvenir et le « deuil impossible » (35). Il s'agit aussi de s'entraîner à pouvoir remplir le vide, ou transformer les silhouettes en désirs de leur rendre le vital. Et comme partout dans ce livre, la nature naturante, arbres et oiseaux... participe de plain pied aux sentiments et aux pensées égrenées sous le regard du poète vigilant. Cette partie est sans doute la plus conséquente, du point de vue nombre de poèmes.

Je tiens à citer ce poème qui me semble synthétiser les démarches créatrices de Colette Klein :

Il sera dit que la nuit
 donnait un sens
 à nos marches dans le désert.

Mais je suis née entre les herbes,
 sous les cendres,
 avec la guerre dans le sang.

Et mon sang
 ne servira
 qu'au silence
 amadoué
 par le rêve,

et toutes les fleurs qui renaîtront
 de la terre gelée
 diront aussi l'incohérence
 de la traversée.

La troisième partie, « Ce que me dicte l'absence, » commence par ces vers de Pierre Esperbé : « *En prenant une bribe d'âme / en l'offrant au lever des morts / en balbutiant l'heure au-devant / d'un univers plus grand qu'un astre / en se baissant pour relever / l'herbe fâchée : voici l'amour* » (In *Narthex* / 1971 Ed. Pierre Jean Oswald). Les mêmes thématiques reviennent, et dans ce premier poème dédié à Pierre, on retrouve le titre de tout le

livre : « C'est la terre qui marche sous mes pas et qui frémit de tout son / corps, qui mesure le temps qui me sépare de la forêt, puis de la mort » (85).

Dans la quatrième partie le poète récapitule son processus créateur toujours basé sur la vie et la mort, et tout le reste n'est que « folie ». Colette Klein nous a habitué à une poésie de grande qualité sans superflu, mais toujours directe, franche, dense, imagée, et ce livre n'y fait point exception. À lire absolument.

Hédi Bouraoui

York University, Toronto